

# SUR UN CARTOUCHE EN PIERRE

PROVENANT

## DE L'HOTELLERIE DE LA MADELEINE

PAR

**M. Eugène MAUPRIVEZ**

MEMBRE TITULAIRE

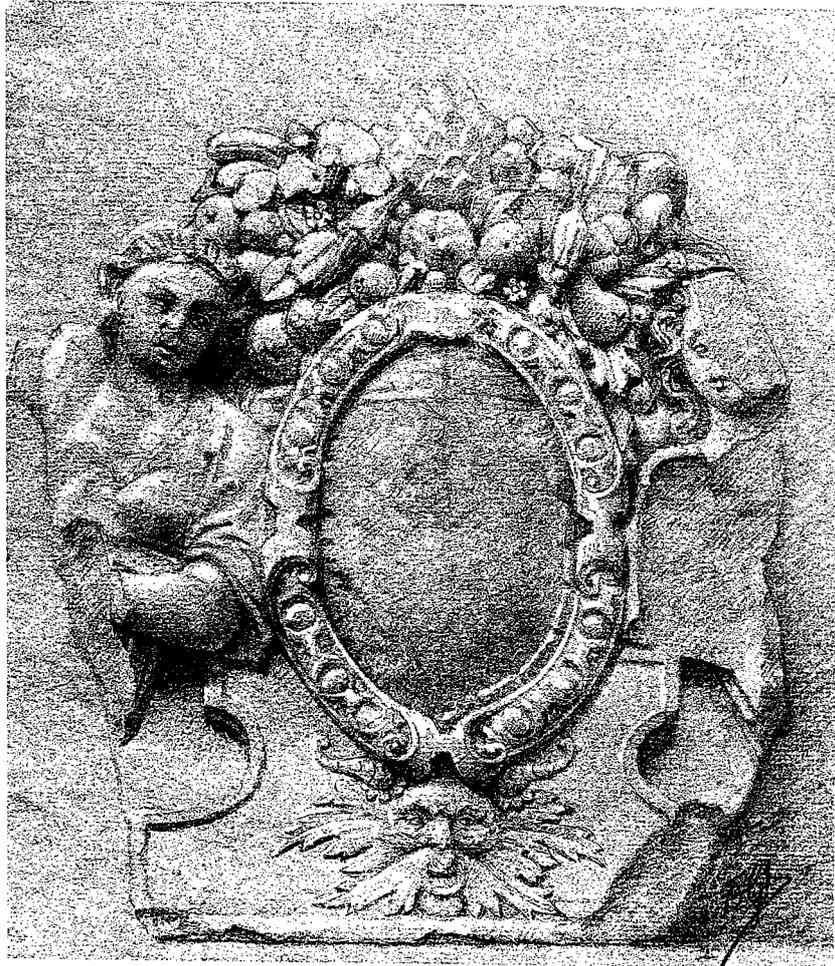
---

Il y a quelque temps, l'un des organes de la presse locale nous apprenait, un peu prématurément peut-être, que dans le faubourg Saint-Lazare à Compiègne, au lieudit la Madeleine, dans une propriété appartenant à M. Paul Mauprivez, des ouvriers, en pratiquant des fouilles près d'une ancienne chapelle, venaient de mettre à découvert, avec des débris de squelettes humains, un fragment de cartouche d'une certaine importance.

Ce fragment, dont nous sommes en possession, grâce à une délicate attention du propriétaire, nous a paru en effet, offrir assez d'intérêt pour servir de thème à une communication qu'à nos risques et périls nous avons l'honneur de vous faire aujourd'hui<sup>1</sup>.

Ce bas-relief est sculpté en ronde-bosse, dans un bloc de pierre dure, de 70 centimètres environ de hauteur, provenant vraisemblablement des carrières de la forêt ou du mont Ganelon.

1. Note lue à la séance du 17 avril 1890.



IMP. PHOT. ARON FRÈRES, PARIS.

DESSIN DE J. DUMONT

CARTOUCHE EN PIERRE  
TROUVÉ PRÈS DE LA CHAPELLE DE LA MADELEINE  
A COMPIÈGNE

Vu dans son ensemble, il nous rappelle l'ordonnance de nos grandes armoiries : comme l'écu, un médaillon en occupe le centre ; sur les côtés, pour tenants, sont deux figures de femmes ; au sommet, un motif de couronnement à vrai dire moins qu'héraldique, enfin à la base, un mascarón.

L'analyse de chacune de ces pièces, va bientôt nous démontrer qu'avant tout, le sculpteur n'a pris pour règle que le caprice de son imagination.

Le médaillon, de forme ovale, à surface convexe, est bordé d'un cadre en haut-relief, agrémenté par des oves ; il est posé sur un support à l'aide de cuirs formant agrafes venant s'enrouler sur le cadre en quatre endroits. Malheureusement, le champ de ce médaillon est fruste, sans le moindre signe bien apparent permettant de lui assigner une attribution quelconque.

Les deux figures de femmes, aux formes accusées, accoudées au médaillon, sont encore plus mutilées.

Il ne reste de celle de droite que la tête encore bien maltraitée, la partie latérale du buste du côté gauche, et des fragments de bras. Sur le front, un diadème relève la chevelure, qui retombe sur les épaules en gracieuses ondulations ; une draperie, laissant à découvert le côté droit de la poitrine, descend de l'épaule sur le sein gauche pour passer sous l'autre sein. Le bras auquel manque la main repose sur la ceinture ; le bras droit dont il ne reste que le deltoïde, un peu trop accentué pour un muscle de femme, devait passer derrière la tête pour soutenir le couronnement.

La figure de gauche, sauf un lambeau de draperie et une partie de la tête, fait totalement défaut. Ces deux figures devaient, sinon être identiques, au moins se ressembler en beaucoup de points, surtout par leur attitude.

Le couronnement a beaucoup moins souffert.

Pour insigne nobiliaire, ce n'est qu'un simple groupe de fruits entrelacés de feuillage et de quelques fleurettes,

portant à son sommet une pomme de pin. La féconde imagination de l'artiste brille ici dans tout son éclat, mais au détriment de la légèreté et du goût; mais aussi, empressons-nous de le dire à sa louange, ces fruits aux formes les plus variées, éclos dans nos serres, dans nos vergers et bien un peu dans son cerveau, sont vraiment tous d'un aspect séduisant!

Le mascarón, représenté par une tête, est intact et n'est pas la pièce la moins originale. Sous sa figure diabolique, aux yeux flamboyants, à la barbe terminée en inflorescence aux mortels inconnue, à la bouche grimaçante armée de solides dents, cette tête placée là, à proximité du bouquet de fruits, ne fait-elle pas songer au dragon de la Fable, gardant le jardin des Hespérides.

D'une exécution toute à la fois large et délicate, étudiée, ciselée, polie même jusque dans les moindres détails avec un soin minutieux, ce bas-relief, sans être irréprochable est certainement une œuvre de talent.

Ce que le hasard nous en a conservé nous fait regretter, plus amèrement encore, les mutilations qu'il a subies, mutilations qui lui ont fait perdre tout à la fois de sa valeur artistique et de son caractère archéologique et historique.

Pour n'avoir plus qu'un débris de sculpture, encore ce débris est-il pour nous d'un grand prix.

Le couronnement, pour manquer de sobriété, n'en est pas moins un travail remarquable de patience et de délicatesse. A elle seule, la tête du mascarón est un petit chef-d'œuvre de laideur et d'originalité.

A son style, ce bas-relief nous semble appartenir à l'époque intermédiaire entre la Renaissance et le milieu du xvii<sup>e</sup> siècle.

Nous ne nous attarderons pas sur la question de savoir d'où peut provenir ce cartouche : cette question est du reste sans objet, quant à la Madeleine, comme la suite l'apprendra, et pour nous sans utilité, comme nous allons le dire.

Chacun sait qu'à l'époque des corporations, tout apprenti

compagnon, qui recherchait la faveur de passer maître dans celle à laquelle il appartenait, devait, au préalable, justifier de ses droits en produisant un spécimen de son savoir.

Or, quant à nous, en raison même des qualités qui le distinguent, ce bas-relief ne saurait être autre chose qu'un de ces spécimens d'un compagnon sculpteur.

Nous joignons, au surplus à cette critique, un dessin dû au crayon, fin et habile, d'un de nos compatriotes, M. Guillot, lequel, à défaut de l'original, donnera, mieux que toute description pourrait le faire, une idée suffisamment exacte de son mérite.

Que de temps passé sur une pierre ! et pourtant pouvons-nous, sinon par amour pour tout ce qui touche à notre histoire locale, au moins par un sentiment de légitime reconnaissance, pouvons-nous détacher à toujours nos regards de cette précieuse relique, sans revoir avec vous, Messieurs, qui daignez nous écouter, les lieux qui nous l'ont conservée et rendue, au milieu desquels pourrait encore se reconnaître notre vieux Compiègne.

Oh ! que chacun se rassure, nous ne remonterons pas aux Gaulois, ni même à saint Louis.

Ce n'est qu'en 1741 qu'il nous faut établir l'origine de la propriété de M. Paul Mauprivez. Avant cette époque, il y avait en cet endroit une chapelle, celle que nous connaissons tous, dédiée à sainte Madeleine et autour de celle-ci, à proximité de la route de Pierrefonds, un vaste terrain s'étendant dans les champs d'alors du côté nord de la ville, occupé en partie à son extrémité sud, proche la petite église, par un cimetière dont l'existence nous a été révélée, il y a plusieurs années et vient tout récemment, comme on l'a vu plus haut, d'être confirmée par des vestiges d'ossements humains qui se sont trouvés à découvert à la suite de travaux de terrassements exécutés dans la cour d'aujourd'hui.

Le tout dépendait d'une maison de pauvres renfermés, établie dans les alentours, affectée à la guérison de la lèpre et des maladies contagieuses, de là son nom de léproserie,

maladrerie laquelle faisait partie elle-même des domaine et seigneurie de l'hôpital général de la ville. La disparition de cet établissement amena l'abandon du cimetière, qui, par la suite, mis en culture, fut englobé dans les terres environnantes.

En cette année 1744, l'hôpital vend sous forme de bail à cens seigneurial, à un sieur Deblois, garde de la forêt, un *mancault* de terre détaché de son domaine rural, enclavé entre la chapelle, la route, une ruelle (actuellement la petite rue de la Madeleine) et l'emplacement sur lequel on a, depuis, ouvert l'avenue du même nom.

Bientôt après, Deblois cède à un tiers, du côté de la ruelle, une parcelle de son acquisition sur laquelle sont maintenant les bâtiments d'un ancien octroi de la ville et sur le surplus, entre cour et jardin, il construit une petite maison en pan de bois et d'apparence simple, qui existe encore.

Plus tard d'autres terres, provenant en partie de l'hôpital viennent s'ajouter au jardin par derrière sur la droite de la maison, que nous voyons alors prendre le nom d'hôtellerie de la Madeleine.

Après plusieurs mutations, cette hôtellerie se trouve appartenir en 1793 à un sieur Le Roy, notre aïeul maternel qui, la même année, y annexe la chapelle. Par une décision de l'évêque de Soissons, cette chapelle devenue inutile avait été, en 1761, interdite au culte religieux et vendue par les administrateurs de l'hospice à un tiers, de qui la tenait le sus-nommé. Ainsi agrandi et complété, l'immeuble resta entre les mains des héritiers Le Roy, dans la famille pendant près d'un siècle, par transmission directe, pour passer enfin l'année dernière (1889), aux mains de son propriétaire actuel, notre parent du côté paternel.

Dans cette course à travers cent soixante années, pas plus que nous, vous n'avez rencontré aucune trace de construction de quelque importance, qui, élevée un jour, aurait disparu le lendemain.

C'est qu'en effet, à toute époque de son existence, cette propriété a conservé et conservait hier encore, sa physiologie originale.

En conséquence pour en revenir au cartouche et à sa provenance, ce n'est donc plus dans l'hôtellerie de la Madeleine qu'il faudrait la chercher.

Mais alors, cette pierre... comment s'est-elle trouvée là, gisant à côté du néant, comment et pourquoi ?

Là, est tout le mystère et c'est à la science seule qu'il appartient de l'approfondir.

Aussi, nous, simple compagnon dans notre compagnie, en laissons-nous le soin à nos collègues qui ont su y conquérir leur diplôme de maîtrise.

---